— *Cosmogonie germanique.* D'après l'*Edda*, une intelligence invisible a présidé à la formation du monde et l'a surveillée. Elle planait sur le vide avant qu'aucun être fût sorti du néant. Une source jaillit du pôle nord et se condense en une masse énorme de glace. Cette glace, amollie par les rayons brûlants que lance le pôle sud, forme le corps colossal du grand Ymer, image du chaos duquel naissent le géant des frimas et le géant des flammes. Ces créations immenses symbolisent les éléments déchaînés et destructeurs, qui sortent du sein du chaos et se livrent une guerre acharnée, jusqu'à ce que l'ordre et l'harmonie y soient rentrés. L'intelligence suprême fait surgir la vache Audumbla, qui, en léchant la glace où elle cherche sa nourriture, modèle, en quelque sorte, toutes les parties d'un corps gigantesque, la chevelure, la tête, les membres. Ce géant s'appelle Bur; il a un fils nommé Bor, qui est le père d'Odin, de Vil et de Loder, triple personnification de la vie, de la lumière et de la chaleur. Ces trois frères immolent Ymer, et, avec les fragments de son corps, composent les diverses parties de l'univers. Neuf sphères sont formées : celle de la lumière, celle du feu, celle des Ases ou des dieux, celle des Vanes ou gnomes, celle des hommes, celle des géants, celle des nains, celle des ténèbres et enfin celle de la glace, où croupissent les monstres infernaux. L'univers ainsi formé a pour emblème l'arbre Ygdrazyll, plongeant par ses racines dans les froids et ténébreux abîmes, tandis que sa cime radieuse a une couronne d'étoiles. L'homme a été formé par les Ases ou les dieux. Le dieu principal est Odin, le dieu par excellence. Ses fils sont nombreux; les principaux sont : Thor, qui personnifie la vaillance sauvage, et Balder, le dieu de la concorde.

— *Cosmogonie persane.* Le dualisme est la doctrine fondamentale de l'ancienne religion persane, du mazdéisme. Tout part de là et tout y revient. Ce dualisme ne divise pas seulement le monde invisible en deux camps, il partage aussi le monde sensible, avec tous ses habitants et toutes ses productions, en deux catégories tranchées. Représenté symboliquement par la lumière et les ténèbres, il est au fond l'opposition du bien et du mal, qui sont soumis à deux principes vivants et ennemis. Ces deux principes, Ormuzd (Ahura-Mazda, le *Maître savant*) et Ahriman (Agra-Maynias, l'*Esprit malin*), nous apparaissent dans le parsisme antique, comme primitifs et sans antécédents. « Dès le commencement, est-il dit dans les *Guthtas*, il existe une paire de jumeaux, deux esprits, ayant chacun une activité propre : ce sont le bien et le mal, en pensées, en paroles et en actions; choisissez entre les deux; soyez bon, ne soyez pas méchant. Ormuzd, à l'aide de son Verbe, le pur, le saint, le fort, a commencé par créer des esprits, qui doivent être ses auxiliaires. Ces esprits sont les Amschaspands, les Izeds et les Férouers. Les Amschaspands sont au nombre de six; Ormuzd est à leur tête, et, quand il ne préside pas l'assemblée céleste, elle se repose sous la garde de Bahman. Chacun de ces génies est chargé d'un pouvoir spécial. Bahman donne l'abondance : c'est le génie de la paix, le grand, le secourable, qui veille sur le peuple céleste. Ardibéhescht donne le feu, la santé et la grandeur au monde. Schariver préside aux métaux; il est compatissant, il nourrit le pauvre. Sapandomud remplit les désirs du laboureur et rend la terre féconde. Kordud fait couler l'eau pure dans le monde, quand l'homme vit saintement. Amerdud multiplie les troupeaux, les grains, donne les arbres et les fruits de toute espèce. Les Izeds sont les génies du second ordre, et les Férouers ceux du troisième ordre. Ahriman est créateur comme Ormuzd; aux bons génies créés par ce dernier, il oppose des êtres qui sont aussi de nature spirituelle, et dont il fait les agents de sa puissance mauvaise : ce sont les Dews, les Daroudjs et les Darvands.

Après la création du monde spirituel, angélique, se place, dans la *cosmogonie* persane, la création du monde matériel. Ormuzd l'accomplit en six époques d'inégale durée, qui ont reçu le nom de *Gahambars*. La création du ciel remplit la première époque, qui est de quarante-cinq jours; celle de l'eau, la seconde époque, qui est de soixante jours; celle de la terre, la troisième époque, qui est de soixante-quinze jours; celle des arbres, la quatrième époque, qui est de trente jours; celle des animaux, la cinquième époque, qui est de quatre-vingts jours; enfin, celle de l'homme, la sixième et dernière époque, qui est de soixante-quinze jours.

Des productions dont se compose le monde, le ciel est la première. Il y a sept cieux : le premier, le plus voisin de la terre, se nomme *Hamistan Béhescht*; le second, le *ciel des étoiles;* le troisième, le *ciel de la lune;* le quatrième, le *ciel du soleil;* le cinquième, le *Gorotman;* le sixième, *Aser Rouschni;* le septième, *Anna gourra Rouschna*. Les astres ont été formés, afin que, si l'ennemi se présente, les créatures, par leur secours, soient délivrées de ceux qui veulent leur faire du mal. Les astres désordonnés, les comètes, sont maintenus dans de justes bornes par le soleil, la lune et les autres étoiles. La plus terrible des comètes est Gourscher, qui tombera du ciel sur la terre, lors de la fin du monde. Il y a une lampe préparée pour les nuits sombres, c'est la lune. Le plus brillant des astres est le soleil, Korschid, le soleil qui ne meurt pas, coursier vigoureux, dont la lumière première est le principe. Au commencement, le jour était continuel; mais quand les astres s'ébranlèrent dans l'espace, le jour fut d'abord, ensuite la nuit. Chaque jour est divisé en cinq *gâhs*, en huit *pehrs*, en douze *hévars*. Chacune de ces parties du jour est sous la protection d'un Ized; les mois sont de trente jours; l'année commence au moment où le soleil entre dans le signe de l'Agneau; le soleil emploie trois cent soixante-cinq jours pour y revenir. Le monde doit durer douze mille ans. Ormuzd, pendant trois mille ans, marchera seul; pendant trois autres mille ans, les œuvres d'Ormuzd et d'Ahriman seront mêlées; mais, à la fin, le triomphe d'Ormuzd est assuré.

La seconde production d'Ormuzd est l'eau : c'est l'amour des Izeds, la pure et bienfaisante source Ardouizour. On la représente avec un corps de jeune fille, au visage brillant, aux cheveux d'or. Elle habite un lieu pur, un palais éclairé de cent lumières. Du haut de ce palais, l'Ardouizour se répand dans le monde par cent mille canaux d'or, et forme, sur la terre, les mers, les lacs, les fleuves et les fontaines. L'eau et le feu sont purs et ne feraient que du bien, si Ahriman n'avait mis un dew dans ces créations d'Ormuzd. C'est Astouaï qui lie celui qui tombe dans l'eau, et qui brûle celui qui s'approche trop près du feu.

La terre a été formée sur l'eau, qui l'entoure de toutes parts; elle a été donnée pure; mais Ahriman a couru dessus pour la gâter. Sur la terre, Ormuzd a créé un lieu de délices, appelé l'*Iran-Vedj*. C'est là que se trouve la montagne Albordj, d'où sont sorties, en trois cent soixante ans, toutes les montagnes qui s'étendent sur la terre, et au sommet de laquelle est situé le pont Tchinevad, qui unit la terre au Béhescht.

Les arbres forment la création de la quatrième époque. Il n'y avait d'abord qu'un seul arbre; de sa tige, dix mille espèces naquirent, lesquelles en produisirent à leur tour cent vingt mille. Tous ces arbres étaient purs; mais, quand Ahriman vint dans le monde, il corrompit les sucs des plantes, et fit pousser les épines.

Le premier des animaux fut le taureau; il exista longtemps seul; mais, quand il mourut, sa semence fut transportée au ciel de la lune. Là, elle fut purifiée, et, de cette semence, naquirent deux taureaux, l'un mâle et l'autre femelle, qui produisirent les différentes espèces d'animaux. La première espèce a le pied fendu, comme le chameau; la seconde a le pied non fendu, comme le cheval; la troisième a cinq griffes, comme le chien; la quatrième comprend les oiseaux; la cinquième, les poissons. A côté de toutes ces créations, Ahriman a jeté les siennes. C'est lui qui a créé les innombrables *karfesters* qui ravagent la terre, et toutes ces mouches qui donnent la mort aux bestiaux.

La dernière création d'Ormuzd fut l'homme. Dans l'homme comme dans l'univers, la création spirituelle a toujours précédé la création matérielle : l'âme fut créée d'abord; le corps fut ensuite formé, et l'âme vint habiter sa demeure. Tant que le corps est vivant, l'âme le conduit; lorsqu'il meurt, il se mêle à la terre, et l'âme retourne au ciel. Le corps de l'homme n'est pas une vraie création. Le taureau est le premier père du genre humain, comme des espèces animales. Quand ce taureau, qui n'était pas né de l'union des deux sexes, mourut, frappé par les Dews et par Ahriman, *Kaïomors* (le premier corps humain) sortit de son bras droit. Kaïomors avait la force et la taille d'un jeune homme de quinze ans; sa peau était blanche, et ses yeux regardaient le ciel. Une si frêle créature ne pouvait résister aux Dews. Au bout de trente ans, il avait cessé de vivre. En mourant, il répandit sur la terre une semence, qui fut purifiée par la lumière du soleil. Au bout de quarante ans, un arbre sortit de terre. Cet arbre, le *Reivas*, avait quinze feuilles; il représentait deux corps disposés de manière que l'un avait la main à l'oreille de l'autre; ils étaient si bien unis, qu'on ne distinguait pas les sexes. Lorsque ce corps d'arbre fut transformé en corps d'homme, le Reivas devint Meschia et Meschiané. C'est de ce couple que sont nés tous les hommes. Le ciel leur était destiné. Ormuzd leur avait donné un lieu de délices, à condition qu'ils seraient purs. Mais Ahriman, le Péétiaré, la couleuvre voleuse, les corrompit : « C'est Ahriman, leur dit-il tout bas à l'oreille, qui vous a donné ces choses, l'eau, la terre, les arbres et les fruits. » Ils ajoutèrent foi à ce mensonge, et tous les deux furent Darvands. La couleuvre voleuse, devenue plus hardie, se présenta une seconde fois; Meschia et Meschiané ne vivaient alors que de l'eau des fontaines; Ahriman leur présenta des fruits, qu'ils mangèrent; de cent avantages qu'ils avaient, il ne leur en resta qu'un seul. Plus tard, ils mangèrent de la chair des animaux, se couvrirent de leur peau, et les Dews devinrent puissants. Puis, ils marchèrent l'un contre l'autre; ils se frappèrent, se blessèrent, et le chef des Dews, du fond de ses retraites ténébreuses, jeta un grand cri : « O hommes, adorez les Dews, » dit-il; et le Dew de l'envie s'assit joyeux sur son trône. Mais Ahriman vit en pensée la résurrection des corps et son impuissance finale; il en fut anéanti. Un Dew, c'était Djé, vint ranimer son courage : « Levez-vous avec moi pour faire la guerre, lui dit-il; que de maux je vais faire pleuvoir sur l'homme et sur le bœuf qui travaille! Bientôt ils ne pourront plus vivre; je serai dans les arbres, je serai dans l'eau, je serai dans tout ce qu'a fait Ormuzd. » Au bout de cinquante ans, Meschia et Meschiané s'unirent. Les Dews vinrent souffler le mal à l'oreille des nouveau-nés; et c'est ainsi que les fils des hommes ont perpétué le mal de génération en génération.

— II. COSMOGONIE DE MOÏSE. La *cosmogonie* de Moïse est celle des religions monothéistes, et en particulier du christianisme, qui est, aujourd'hui encore, professé par les peuples les plus civilisés du globe. A ce titre, elle mérite une attention particulière. Ouvrons le premier des livres attribués à Moïse, la *Genèse*.

I

Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.

La terre était informe et nue, et les ténèbres couvraient la face de l'abîme, et l'Esprit de Dieu reposait sur les eaux.

Et Dieu dit : « Que la lumière soit. » Et la lumière fut.

Dieu vit que la lumière était bonne, et il sépara la lumière des ténèbres.

Et il appela la lumière *jour*, et les ténèbres *nuit;* et le soir et le matin formèrent un jour.

Et Dieu dit : « Qu'un firmament soit entre les eaux, et qu'il sépare les eaux d'avec les eaux. »

Et Dieu étendit le firmament, et divisa les eaux supérieures des eaux inférieures. Et il fut ainsi.

Et Dieu appela le firmament *ciel;* et le soir et le matin furent le second jour.

Et Dieu dit : « Que les eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, et que l'aride paraisse. » Et il fut ainsi.

Et Dieu appela l'aride *terre*, et les eaux rassemblées *mer*. Et Dieu vit que cela était bon.

Et il dit : « Que la terre produise les plantes verdoyantes avec leur semence, les arbres avec des fruits, chacun selon son espèce, qui renferment en eux-mêmes leur semence, pour se reproduire sur la terre. » Et il fut ainsi.

La terre produisit donc des plantes qui portaient leur graine suivant leur espèce, et des arbres fruitiers qui renfermaient leur semence en eux-mêmes suivant leur espèce. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir et un matin : ce fut le troisième jour.

Dieu dit : « Qu'il y ait dans le ciel des corps lumineux qui divisent le jour d'avec la nuit, et qu'ils servent de signes pour marquer les temps, les jours et les années;

» Qu'ils luisent dans le ciel, et qu'ils éclairent la terre. » Et il fut ainsi.

Et Dieu fit deux grands corps lumineux : l'un, plus grand, pour présider au jour; l'autre, moins grand, pour présider à la nuit. Il fit aussi les étoiles,

Et il les plaça dans le ciel, pour luire sur la terre,

Pour présider au jour et à la nuit, et pour séparer la lumière d'avec les ténèbres. Et Dieu vit que cela était bon.

Il y eut un soir et un matin : ce fut le quatrième jour.

Dieu dit encore : « Que les eaux produisent les animaux qui nagent, et que les oiseaux volent sur la terre et sous le ciel. »

Et Dieu créa les grands poissons et tous les animaux qui ont la vie et le mouvement, que les eaux produisirent chacun selon son espèce; et il créa aussi des oiseaux chacun selon son espèce. Il vit que cela était bon.

Et il les bénit, en disant : « Croissez et multipliez-vous; remplissez les eaux de la mer, et que les oiseaux se multiplient sur la terre. »

Il y eut encore un soir et un matin : ce fut le cinquième jour.

Dieu dit aussi : « Que la terre produise des animaux vivants chacun selon son espèce, les animaux domestiques, les reptiles et les bêtes sauvages selon leurs différentes espèces. » Et il fut ainsi.

Dieu fit donc les bêtes sauvages de la terre selon leurs espèces, les animaux domestiques et tous ceux qui rampent sur la terre chacun selon son espèce. Et il vit que cela était bon.

Dieu dit ensuite : « Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance; et qu'il domine sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, sur les animaux qui demeurent sous le ciel, et sur tous les reptiles. »

Et Dieu créa l'homme à son image, et il les créa mâle et femelle.

Dieu les bénit, et leur dit : « Croissez et multipliez-vous; remplissez la terre, et vous l'assujettissez; dominez sur les poissons de la mer, sur les oiseaux du ciel, et sur tout animal qui se meut sur la terre. »

Dieu dit encore : « Voilà que je vous ai donné toutes les plantes répandues sur la surface de la terre et qui portent leur semence, et tous les arbres fruitiers qui ont leur germe en eux-mêmes, pour servir à votre nourriture.

» Et j'ai donné leur pâture à tous les animaux de la terre, à tous les oiseaux du ciel, à tout ce qui vit et se meut sur la terre. » Et il fut ainsi.

Dieu vit toutes ses œuvres, et elles étaient parfaites. Il y eut un soir et un matin : ce fut le sixième jour.

II

Ainsi furent achevés les cieux, la terre et tout ce qu'ils renferment.

Dieu accomplit son œuvre le septième jour, et il se reposa ce jour-là, après avoir formé tous ses ouvrages.

Dieu bénit le septième jour et le sanctifia, parce qu'il s'était reposé en ce jour, après avoir terminé son œuvre.

Telle fut l'origine des cieux et de la terre, lorsqu'ils furent créés, au jour que le Seigneur Dieu fit la terre et les cieux;

Et toutes les plantes des champs, quand il n'y en avait point sur la terre, et toutes les herbes de la campagne, quand la terre n'en produisait point; car le Seigneur Dieu n'avait point encore répandu la pluie sur la terre, et il n'y avait point d'homme pour la cultiver.

Mais il s'élevait de la terre des vapeurs qui en arrosaient la surface.

Le Seigneur Dieu forma l'homme du limon de la terre; il répandit sur son visage un souffle de vie, et l'homme eut une âme vivante.

Or, le Seigneur Dieu avait planté, dès le commencement, un jardin de délices; il y avait placé l'homme qu'il avait formé.

Et le Seigneur fit sortir de la terre une multitude d'arbres beaux à voir, et dont les fruits étaient doux à manger; au milieu du jardin étaient l'arbre de vie et l'arbre de la science du bien et du mal.

Le Seigneur Dieu prit l'homme et le plaça dans le jardin d'Eden pour le cultiver et le garder.

Et le Seigneur fit à l'homme un commandement, et lui dit : « Tu peux manger de tous les fruits du jardin;

» Mais ne mange pas du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; car, au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort. »

Et le Seigneur Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul; faisons-lui une aide, semblable à lui. »

Le Seigneur Dieu, après avoir formé de la terre tous les animaux de la terre et tous les oiseaux du ciel, les fit venir devant Adam, afin qu'il vît comment il les nommerait, et que chacun d'eux portât le nom qu'Adam lui aurait donné.

Et Adam donna leurs noms aux animaux domestiques, aux oiseaux du ciel et aux bêtes sauvages; mais il n'avait point trouvé d'aide qui fût semblable à lui.

Le Seigneur Dieu envoya donc à Adam un profond sommeil; et, pendant qu'il dormait, Dieu prit une de ses côtes et ferma ensuite la plaie avec de la chair.

Le Seigneur Dieu forma ainsi une femme d'une côte d'Adam, et l'amena devant Adam.

Et Adam dit : « Voilà maintenant l'os de mes os et la chair de ma chair; celle-ci s'appellera d'un nom pris du nom de l'homme, parce qu'elle a été tirée de l'homme. »

C'est pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, et s'attachera à sa femme; et ils seront deux dans une même chair.

Adam et sa femme étaient tous deux nus, et n'en rougissaient point.

III

Or, le serpent était le plus rusé de tous les animaux que le Seigneur Dieu avait placés sur la terre; et il dit à la femme : « Pourquoi Dieu vous a-t-il défendu de manger du fruit de tous les arbres de ce jardin? »

La femme lui répondit : « Nous mangeons du fruit des arbres de ce jardin;

» Mais, pour le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu nous a commandé de n'en point manger, et de n'y point toucher, de peur que nous ne mourions. »

Le serpent répondit à la femme : « Assurément, vous ne mourrez point de mort;

» Car Dieu sait que, le jour où vous aurez mangé de ce fruit, vos yeux s'ouvriront, et que vous serez comme des dieux, connaissant le bien et le mal. »

La femme s'aperçut donc que ce fruit était bon à manger et beau à voir, et d'un aspect désirable; elle en prit et en mangea, et elle en donna à son mari, qui en mangea comme elle.

Et les yeux de l'un et de l'autre furent ouverts; et ils connurent qu'ils étaient nus, et, ayant entrelacé ensemble des feuilles de figuier, ils s'en firent des ceintures.

Et ils entendirent la voix du Seigneur Dieu qui s'avançait dans le jardin, à l'heure du jour où il s'élève un vent doux, et ils se cachèrent parmi les arbres, pour éviter la présence de Dieu.

Mais le Seigneur Dieu appela Adam, et lui dit : « Où es-tu? »

Adam répondit : « J'ai entendu votre voix dans le jardin; et, comme j'étais nu, j'ai été saisi de crainte, et je me suis caché. »

Alors Dieu lui dit : « Qui t'a appris que tu étais nu, à moins que tu n'aies mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais défendu de manger? »

Adam répondit : « La femme que vous m'avez donnée pour compagne m'a présenté du fruit de cet arbre, et j'en ai mangé. »

Et le Seigneur Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela? » Elle répondit : « Le serpent m'a trompée, et j'ai mangé de ce fruit. »

Le Seigneur Dieu dit alors au serpent : « Parce que tu as fait cela, tu es maudit entre tous les animaux et toutes les bêtes de la terre; tu ramperas sur le ventre, et tu mangeras la poussière durant tous les jours de ta vie.

» Je mettrai inimitié entre toi et la femme, entre ta postérité et la sienne; elle te brisera la tête, et tu la blesseras au talon. »

Il dit à la femme : « Je multiplierai tes calamités et tes enfantements; tu enfanteras dans la douleur, tu seras sous la puissance de ton mari, et il te dominera. »

Il dit aussi à Adam : « Parce que tu as écouté la voix de ta femme, et que tu as mangé du fruit dont je t'avais ordonné de ne pas manger, la terre est maudite, à cause de toi; tu n'en tireras chaque jour ta nourriture qu'avec un grand labeur.

» Elle ne produira pour toi que des épines et des chardons, et tu te nourriras de l'herbe de la terre.

» Tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, jusqu'à ce que tu retournes dans la terre d'où tu as été tiré; car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. »

Le Seigneur Dieu fit à Adam et à sa femme des tuniques de peau, et les en revêtit.

Et il dit : « Voici Adam devenu comme l'un de nous, sachant le bien et le mal; maintenant donc, craignons qu'il n'avance la main et ne prenne aussi de l'arbre de vie, et qu'il n'en mange et ne vive éternellement. »

Et le Seigneur Dieu le mit hors du jardin de délices, pour labourer la terre, d'où il avait été tiré.

Et il chassa l'homme, et il plaça à l'entrée du jardin de délices un chérubin et un glaive flamboyant qui s'agitait toujours, pour garder l'arbre de vie.

— *La cosmogonie de Moïse, commentée par Bossuet et par Voltaire.* Le besoin de mettre la *cosmogonie* mosaïque d'accord avec les sciences naturelles est nouveau dans l'Eglise. La foi de Bossuet ne se préoccupait nullement de résoudre le problème de cette conciliation. « Le dessein de Dieu, dans la création, dit-il, et dans la description que son Saint-Esprit en a dictée à Moïse, est de se faire connaître d'abord comme le tout-puissant et très-libre créateur de toutes choses, qui, sans être astreint à une autre loi qu'à celle de sa volonté, avait tout fait, sans besoin et sans contrainte, par sa seule et pure bonté. C'est donc pourquoi, lui qui pouvait tout, qui pouvait, par un seul décret de sa volonté, créer et arranger toutes choses, et, par un seul trait de sa main, pour ainsi parler, mettre l'ébauche et le fini dans son tableau, et, tout ensemble, le tracer, le dessiner et le parfaire, il a voulu néanmoins suspendre avec ordre l'efficace de son action, et faire en six jours ce qu'il pouvait faire en un instant. Mais la création du ciel et de la terre, et de toute cette masse informe que nous avons vue dans les premières paroles de Moïse, a précédé les six jours, qui ne commencent qu'à la création de la lumière. Dieu a voulu faire et marquer l'ébauche de son ouvrage, avant que d'en montrer la perfection; et, après avoir fait d'abord comme le fond du monde, il en a voulu faire l'ornement avec six différents progrès, qu'il a voulu appeler *six jours*. Et il faisait ces six jours l'un après l'autre, comme il faisait toutes choses, pour faire voir qu'il donne aux choses l'être, la forme, la perfection, comme il lui plaît, autant qu'il lui plaît, avec une entière et parfaite liberté. Ainsi il a fait la lumière avant que de faire les grands luminaires, où il a voulu la ramasser; et il a fait la distinction des jours avant que d'avoir créé les astres, dont il s'est servi pour les régler parfaitement; et le soir et le matin ont été distingués, avant que leur distinction et la division parfaite du jour et de la nuit fût bien marquée; et les arbres, et les arbustes, et les herbes ont germé sur la terre, par ordre de Dieu, avant qu'il eût fait le soleil, qui devait être le père de toutes les plantes; et il a détaché exprès les effets d'avec leurs causes naturelles, pour montrer que naturellement tout ne tient qu'à lui seul, et ne dépend que de sa seule volonté. Ainsi la création de l'univers, comme Dieu l'a voulu faire, et comme il en a inspiré le récit à Moïse, le plus excellent et le premier de ses prophètes, nous donne les vraies idées de sa puissance, et nous fait voir que s'il a astreint la nature à certaines lois, il ne s'y astreint lui-même qu'autant qu'il lui plaît, se réservant le pouvoir suprême de détacher les effets qu'il voudra des causes qu'il leur a données dans l'ordre commun, et de produire ces ouvrages extraordinaires que nous appelons *miracles*, selon qu'il plaira à sa sagesse éternelle de les dispenser. » Qui ne voit que cette manière d'expliquer les anomalies de la *cosmogonie* mosaïque est absolument contraire à l'esprit de l'apologétique contemporaine, et à l'effort tenté de nos jours pour faire de Moïse un précurseur de Fresnel et de Cuvier? Si Dieu a dû créer la lumière avant les astres lumineux, les plantes avant le soleil, afin de manifester le pouvoir suprême qu'il possède de détacher les effets de leurs causes naturelles, il ne faut pas songer à invoquer, en faveur du récit de la création fait par Moïse, le témoignage des lois naturelles révélées par les sciences?

Il faut remarquer, du reste, que cette vue sur l'ordre de la création n'appartient pas à Bossuet. Il l'avait empruntée à Calvin. « Il n'y a vertu si noble, dit Calvin dans l'*Institution de la religion chrétienne*, ni si admirable entre les créatures qu'est celle du soleil. Or Dieu, pour se réserver la louange entière de tout ce qu'il produit, a voulu, devant que créer le soleil, qu'il y eût clarté au monde et que la terre fût garnie et parée de tous genres d'herbes et de fruits. Par quoi l'homme fidèle ne fera pas le soleil cause principale ou nécessaire des choses qui ont été avant que le soleil même fût créé et produit; mais il le tiendra pour instrument duquel Dieu se sert pour ce qu'il lui plaît, non pas qu'il ne pût, par de tels autres moyens, accomplir son œuvre par lui-même. Et de fait, le Seigneur s'attribue toute puissance et veut que nous la reconnaissions être en lui, non pas telle que les sophistes l'imaginent, vaine, oisive et quasi assoupie, mais toujours veillante, pleine d'efficace et d'action, et aussi qu'il ne soit pas seulement, en général et comme en confus, le principe du mouvement des créatures (comme si quelqu'un ayant une fois fait un canal et adressé la voie d'une eau à passer dedans, la laissait après écouler d'elle-même); mais qu'il gouverne même et conduise sans cesse tous les mouvements particuliers. »

Il est intéressant de mettre en parallèle les commentaires si différents de Bossuet et de Voltaire sur la *cosmogonie* de Moïse. Bossuet y distingue quatre espèces d'actes divins : 1º la création du ciel et de la terre; 2º la formation successive des diverses parties du monde; 3º la création de l'homme; 4º le repos du septième jour. « Dieu, dit-il, a fait le fond de son ouvrage, Dieu l'a orné, Dieu y a mis la dernière main, Dieu s'est reposé. Quand il a fait le fond de son ouvrage, c'est-à-dire en confusion le ciel et la terre, l'air et les eaux, il n'est point dit qu'il ait parlé. Quand il a commencé à orner le monde, et à mettre l'ordre, la distinction et la beauté dans son ouvrage, c'est alors qu'il a fait paraître sa parole. Dieu a dit : « Que la lumière soit, » et la lumière fut. La parole de Dieu, c'est sa sagesse; et la sagesse commence à paraître avec l'ordre, la distinction et la beauté; la création du fond appartenait plutôt à la puissance. Et cette sagesse, par où devait-elle commencer, si ce n'était par la lumière, qui, de toutes les natures corporelles, est la première qui porte son impression? Sans la lumière, tout est difforme, tout est confus; c'est elle qui, la première, embellit et distingue les objets par l'éclat qu'elle y répand, et dont, pour ainsi dire, elle les peint et les dore... Comme tout devait être mis en la puissance de l'homme, Dieu le crée après tout le reste, et l'introduit dans l'univers, comme on introduit dans la salle du festin celui pour qui il se fait, après que tout est prêt, et que les viandes sont servies. L'homme est le complément des œuvres de Dieu : après l'avoir fait comme son chef-d'œuvre, il demeure en repos... Une des singularités de la création de l'homme est d'avoir été fait, non point comme le reste des créatures, par une parole de commandement : *Fiat, que cela soit*, mais par une parole de conseil : *Faciamus, faisons;* Dieu prend conseil en lui-même, comme allant faire un ouvrage d'une plus haute perfection, et, pour ainsi dire, d'une industrie particulière, où reluisît plus excellemment la sagesse de son auteur. Dieu n'avait rien fait sur la terre, ni dans la nature sensible qui pût entendre les beautés du monde qu'il avait bâti, ni les règles de son admirable architecture, ni qui pût s'entendre soi-même, à l'exemple de son Créateur; ni qui, de soi-même, se pût élever à Dieu, et en imiter l'intelligence et l'amour, et comme lui être heureux. Pour donc créer un si bel ouvrage, Dieu consulte en lui-même, et voulant produire un animal capable de conseil et de raison, il appelle en quelque manière à son secours, parlant à un autre lui-même à qui il dit : *Faisons*, qui n'est donc point une chose faite, mais une chose qui fait comme lui et avec lui, et cette chose ne peut être que son Fils, et son éternelle sagesse engendrée éternellement dans son sein, par laquelle et avec laquelle il avait, à la vérité, fait toute chose, mais qu'il déclare plus expressément en faisant l'homme... Une seconde distinction de la création de l'homme est dans ces mots : *A notre image et ressemblance...* Dieu exprime ici toutes les beautés de la nature raisonnable, et à la fois toutes les richesses qu'il lui a données par sa grâce : entendement, volonté, droiture, innocence, claire connaissance de Dieu, amour infus de ce premier être, assurance de jouir avec lui d'une même félicité, si on eût persévéré dans la justice où l'on avait été créé. »

Les réflexions de Voltaire sur la *Genèse* sont d'un autre ton. Il commence par remarquer l'ignorance de la nature que supposent ces paroles du livre sacré : *Dieu a créé le ciel et la terre; Dieu a fait le soleil pour présider au jour et la lune pour présider à la nuit.* C'est à peu près comme si l'on disait que Dieu créa toutes les montagnes et un grain de sable, et qu'on s'imaginât que ces montagnes ont été faites pour ce grain de sable. Il déclare ensuite qu'il ne voit rien de sublime dans ce verset tant admiré : *Il dit : « Que la lumière soit ; » et la lumière fut.* « L'auteur juif, dit-il, ne parle pas de la lumière autrement que des autres objets de la création; il dit également à chaque article : *Et Dieu vit que cela était bon.* Tout est sublime dans la création, sans doute; mais celle de la lumière ne l'est pas plus que celle de l'herbe des champs; le sublime est ce qui s'élève au-dessus du reste, et le même tour règne partout dans ce chapitre. » Enfin, il se plaît à relever les erreurs de physique qui remplissent, selon lui, le récit mosaïque. « C'était, dit-il, une opinion fort ancienne que la lumière ne venait pas du soleil. On la voyait répandue dans l'air avant le lever et après le coucher de cet astre; on s'imaginait que le soleil ne servait qu'à la pousser plus fortement; aussi l'auteur de la *Genèse* se conforme-t-il à cette erreur populaire, et même il ne fait créer le soleil et la lune que quatre jours après la lumière. Il était impossible qu'il y eût un matin et un soir avant qu'il existât un soleil. L'auteur inspiré daignait descendre aux préjugés vagues et grossiers des Juifs. Dieu ne prétendait pas enseigner la philosophie aux Juifs. Il pouvait élever leur esprit jusqu'à la vérité; mais il aimait mieux descendre jusqu'à eux. » Mêmes hypothèses naïves et grossières dans l'idée de la séparation de la lumière et des ténèbres, dans celle du firmament et de la séparation des eaux supérieures et des eaux inférieures. « La séparation de la lumière et des ténèbres n'est pas d'une autre physique; il semble que la nuit et le jour fussent mêlés ensemble comme des grains d'espèces différentes que l'on sépare les uns des autres. On sait assez que les ténèbres ne sont autre chose que la privation de la lumière, et qu'il n'y a de lumière, en effet, qu'autant que nos yeux reçoivent cette sensation; mais on était alors bien loin de connaître ces vérités. L'idée d'un firmament est encore de la plus haute antiquité. On s'imaginait que les cieux étaient très-solides, parce qu'on y voyait toujours les mêmes phénomènes. Les cieux roulaient sur nos têtes; ils étaient donc d'une matière fort dure. Le moyen de supputer combien les exhalaisons de la terre et des mers pouvaient fournir d'eau aux nuages? Il n'y avait point de Halley qui pût faire ce calcul. On se figurait donc des réservoirs d'eau dans le ciel. Ces réservoirs ne pouvaient être portés que sur une bonne voûte; on voyait à travers cette voûte; elle était donc de cristal. Pour que les eaux supérieures tombassent de cette voûte sur la terre, il était nécessaire qu'il y eût des portes, des écluses, des cataractes qui s'ouvrissent et se fermassent. Telle était l'astronomie d'alors. » Voltaire retrouve cette astronomie dans le verset où il est question des deux grands luminaires et de leur destination, et ensuite de la création des étoiles. « Les Juifs ne savaient pas que la lune n'éclaire que par une lumière réfléchie. L'auteur parle ici des étoiles comme de points lumineux, tels qu'on les voit, quoiqu'elles soient autant de soleils dont chacun a des mondes roulants autour de lui. L'Esprit saint se proportionnait donc à l'esprit du temps. S'il avait dit que le soleil est un million de fois plus gros que la terre, et la lune cinquante fois plus petite, on ne l'aurait pas compris. Ils nous paraissent deux astres presque également grands. »

On a vu quel sens élevé Bossuet attache à ces mots : *Faisons l'homme à notre image.* L'auteur du *Dictionnaire philosophique* les interprète littéralement : « Qu'entendaient les Juifs par : *Faisons l'homme à notre image?* Ce que toute l'antiquité entendait. On ne fait des images que des corps. Nulle nation n'imagina un Dieu sans corps, et il est impossible de se le représenter autrement. On peut bien dire : Dieu n'est rien de ce que nous connaissons; mais on ne peut avoir aucune idée de ce qu'il est. Les Juifs crurent Dieu constamment corporel, comme tous les autres peuples. Tous les premiers Pères de l'Eglise crurent aussi Dieu corporel, jusqu'à ce qu'ils eussent embrassé les idées de Platon, ou plutôt jusqu'à ce que les lumières du christianisme fussent plus pures. »

Sur les versets où Moïse nous apprend que Dieu amena tous les animaux à Adam, et que ce dernier donna à chacun d'eux son véritable nom, Bossuet fait cette observation, que « l'Ecriture, substantielle et courte dans ses expressions, nous indique les *belles connaissances* données à l'homme, puisqu'il n'aurait pas pu nommer les animaux sans en connaître la nature et les différences, pour ensuite leur donner des noms convenables, selon les racines primitives de la langue que Dieu lui avait apprise. » Ces *belles connaissances* font sourire Voltaire. « Ce qu'on peut entendre par le véritable nom d'un animal, dit-il, serait un nom qui désignerait toutes les propriétés de son espèce ou du moins les principales, mais il n'en est ainsi dans aucune langue... De plus, si Adam eût ainsi connu toutes les propriétés des animaux, ou il avait déjà mangé du fruit de la science, ou Dieu semblait n'avoir pas besoin de lui interdire ce fruit. Il en savait déjà plus que la Société royale de Londres et l'Académie des sciences. »

Bossuet ne voit rien de plus admirable que le mode de formation de la femme. « Peut-être Dieu va-t-il former le second sexe comme il avait formé le premier : non, il veut donner au monde dans les deux sexes l'image de l'unité la plus parfaite et le symbole futur du grand mystère de Jésus-Christ. C'est pourquoi il tire la femme de l'homme même, et la forme d'une côte superflue qu'il lui avait mise exprès dans le côté. Mais pour montrer que c'était là un grand mystère, et qu'il fallait regarder avec des yeux plus épurés que les corporels, la femme est produite dans une extase d'Adam, et c'est par un esprit de prophétie qu'il connut tout le dessein d'un si bel ouvrage... Ne demandez point à Dieu pourquoi, voulant tirer de l'homme la compagne qu'il lui donnait, il prit un os plutôt que de la chair; car s'il avait pris de la chair, on aurait pu demander de même pourquoi il aurait pris de la chair plutôt qu'un os. Ne lui demandons non plus ce qu'il ajouta à la côte d'Adam pour en former un corps parfait; la matière ne lui manqua pas; et, quoi qu'il en soit, cet os se ramollit entre ses mains. C'est de cette dureté qu'il voulut former ces délicats et tendres membres, où, dans la nature innocente, il ne faut rien imaginer qui ne fût aussi pur qu'il était beau. Les femmes n'ont qu'à se souvenir de leur origine, et, sans trop vanter leur délicatesse, songer, après tout, *qu'elles viennent d'un os surnuméraire*, où il n'y avait de beauté que celle que Dieu y voulut mettre. » Voltaire estime qu'il serait impossible d'ajouter foi à l'histoire de la côte d'Adam, *si cette histoire ne nous était révélée;* car, dit-il, il est difficile de comprendre comment on arracha une côte à Adam sans qu'il le sentît. « Saint Augustin, ajoute-t-il, croit que Dieu ne rendit point à Adam sa côte, et qu'ainsi Adam eut toujours une côte de moins : c'était apparemment une des fausses côtes, car le manque d'une des côtes principales eût été trop dangereux. »

Sur l'arbre de la science du bien et du mal, Bossuet s'exprime dans les termes suivants : « Dieu pouvait annexer aux plantes certaines vertus naturelles par rapport à nos corps; et il est aisé à croire que le fruit de l'arbre de vie avait la vertu de réparer le corps par un aliment si proportionné et si efficace que jamais on ne serait mort en s'en servant. Mais pour l'arbre de la science du bien et du mal, comme c'était là un effet qui passait la vertu naturelle d'un arbre, on pourrait dire que cet arbre a été ainsi appelé par l'événement, à cause que l'homme, en usant de cet arbre contre le commandement de Dieu, a appris la malheureuse science qui lui fait discerner par expérience le mal que son infidélité lui attirait d'avec le bien où il avait été créé, et qu'il devait savoir uniquement s'il eût persévéré dans l'innocence. On peut encore penser que la vertu de donner à l'homme la science du bien et du mal était dans cet arbre une vertu surnaturelle, comme dans l'eau la vertu de régénérer l'intérieur de l'homme, et d'y répandre la vie de la grâce. » — « Il est difficile de concevoir, dit Voltaire, qu'il y ait eu un arbre qui enseignât le bien et le mal, comme il y a des poiriers et des abricotiers. D'ailleurs on a demandé pourquoi Dieu ne veut pas que l'homme connaisse le bien et le mal. Le contraire ne paraît-il pas beaucoup plus digne de Dieu, et beaucoup plus nécessaire à l'homme? Il semble à notre pauvre raison que Dieu devait ordonner de manger beaucoup de ce fruit; mais il faut soumettre sa raison, et conclure seulement qu'on doit obéir à Dieu. »

Bossuet est obligé de reconnaître que, dans l'histoire de la tentation, tout a un *air fabuleux*. « Un serpent parle, dit-il, une femme écoute; un homme si parfait et très-éclairé se laisse entraîner à une tentation grossière; tout le genre humain tombe avec lui dans la mort; tout cela paraît insensé. Mais ce qui, en Dieu, est une folie apparente, est plus sage que la sagesse des hommes. » L'auteur des *Élévations sur les mystères* ne veut pas qu'on regarde la finesse du serpent comme la finesse d'un animal sans raison. Il s'agit du diable qui, par une permission divine, était entré dans le corps de cet animal. Le diable fait partie d'un monde spirituel dont la création, selon la théologie, a précédé la création du monde matériel. « Voilà trois caractères du serpent : d'être en exécration et en horreur plus que tous les autres animaux; c'est aussi le caractère de Satan, que tout le monde maudit; de marcher sur son estomac, de n'avoir que des pensées basses, et, ce qui revient à la même chose, de se nourrir de terre, c'est-à-dire de pensées terrestres et corporelles, puisque toute son occupation est d'être notre tentateur et de nous plonger dans la chair et dans le sang... Comme les caractères du diable devaient être représentés par ceux du serpent, Dieu, qui le prévoyait, se détermina à se servir de cet animal pour parler à Eve, afin qu'étant l'image du diable par ses embûches il en représentât encore le juste supplice; en sorte que ces caractères, que nous venons de marquer, convinssent au serpent en parabole, et au diable en vérité. » Voltaire constate que la théologie, en supposant une incarnation du diable, ajoute évidemment au récit biblique : « Moïse, dit-il, ne fait aucune mention du diable; tout est physique dans ce qu'il raconte du serpent. Le serpent était regardé non-seulement comme le plus rusé des animaux par toutes les nations orientales, mais encore comme immortel. Les Chaldéens avaient une fable d'une querelle entre Dieu et le serpent; et cette fable avait été conservée par Phérécide... Eve n'est point étonnée que le serpent lui parle. La conversation qu'elle a avec lui n'est point racontée comme une chose surnaturelle et incroyable, comme un miracle ou comme une allégorie. Nous verrons bientôt une ânesse qui parle; et nous ne devons point être surpris que les serpents, qui avaient plus d'esprit que les ânes, parlassent encore mieux. On voit les animaux parler dans plusieurs histoires orientales. Le poisson Oannès sortait deux fois par jour de l'Eu-